

PASCALE SCAGLIA

UN ABANDON CORSE

Matricule 277183

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533878

Dépôt légal : août 2026

À mes filles, Élodie, Sarah, Marie



I

L'abandon

J'ai toujours eu une attirance mystérieuse pour les îles.

La Réunion, Rodrigues, l'île de Ré, Madagascar, la Corse...

Pourquoi toujours ces bouts de terre cernés par l'eau ?

Une force mystérieuse m'y ramenait, comme si je cherchais un refuge aux contours bien définis, un territoire clos, d'où l'on ne part qu'en le décidant.

La Corse en particulier, que je n'ai pas connue à la naissance, mais qui coulait dans mon sang.

Et, Madagascar, où j'ai choisi de vivre une partie de l'année, grâce à Luc, mon compagnon d'aujourd'hui.

Deux îles fières, montagneuses, battues par les vents.

L'une m'a été refusée. L'autre m'a ouvert les bras.

Et entre elles, tant d'autres îles croisées sur ma route, comme des escales, sur le chemin mystérieux de cette vie pour comprendre et accepter mon histoire.

Des tentatives pour comprendre ce qui, toujours, me ramenait vers ces terres encerclées par la mer, et me faisait rechercher la tourmente des éléments, des falaises, des montagnes, et des vagues. Cette quête d'un essentiel marin et montagnard, en tout cas une emprise du sauvage.

Ma vie a commencé par un arrachement.

Ma mère biologique avait vingt-deux ans. Elle travaillait à l'hôtel, au village. Mais elle a dû quitter la Corse pour être exfiltrée vers le continent, sous la pression d'un homme puissant : mon père biologique. Propriétaire de casinos et de salles de jeux à Paris, maire du village, ami de la famille, il avait tous les moyens d'imposer le silence. Il fallait cacher sa faute, dissimuler cette grossesse illégitime. Alors ma mère a accouché loin des regards, dans le secret, avant de m'abandonner.

On dit souvent « abandonnée à la naissance ». Ce n'est pas exact. Elle m'a laissée trois jours après. Trois jours... Cela change tout. Car mon corps, lui, s'en souvient. Trois jours à sentir son odeur, à entendre les battements de son cœur, à être nourrie de ses gestes hésitants. Trois jours à croire que j'avais une place. Puis plus rien. Le vide.

L'orphelinat, la pouponnière, les blouses blanches.

Et surtout, ce basculement brutal : je n'étais plus une enfant. Je n'étais plus un bébé. Je n'étais plus une fille.

Je n'étais plus qu'un dossier. Une ligne sur un registre.

Un numéro.

Matricule 277183.

Puis, à quatre mois, l'arrivée dans une famille. Une adoption.

Un « nouveau départ », comme disent certains.

Mais le corps, lui, n'oublie rien.

Le mien avait déjà enregistré la séparation, la perte, le vide.

Qu'ai-je ressenti ce jour-là, ce jour où l'on m'a déposée dans un berceau inconnu dans la pouponnière d'un orphelinat ?

Quel souvenir corporel ?

Quel effroi muet s'est imprimé en moi ?

On parle peu de la mémoire des bébés. Pourtant, elle existe.

Une mémoire archaïque, silencieuse, faite de sensations plutôt que de mots.

Le vide. Le manque. Le silence. Le froid du dehors après la chaleur du ventre.

L'absence de bras familiers. Le lait qui ne vient plus au bon moment.

Les voix inconnues, les odeurs nouvelles. L'air qui pique. Le tissu rêche. La lumière trop forte.

Et ce cri, sans réponse. Ce cri que l'on pousse et qui ne ramène personne.

Je me demande ce que ressentent tous ces bébés dans les orphelinats.

Ceux qu'on dépose là après une naissance trop honteuse, trop difficile, trop solitaire.

Ont-ils peur ? Ont-ils déjà mal ? Sentent-ils qu'on les a quittés ?

Ou se replient-ils, tout simplement, dans une attente sans fin ?

Peut-on être marqué à jamais par ce dont on ne se souvient pas ?

Moi, j'affirme que oui.

Peut-être que mon attirance instinctive pour l'insularité était la trace enfouie de mon abandon. Car moi aussi, j'avais été comme une île : isolée, mise à distance, séparée de celle qui m'avait donné la vie.

II

Le corps sait

Puis il y a eu eux.

Jean et Jeanne.

Ceux qui, un jour de janvier 1960, sont entrés dans ma vie.

Ceux à qui l'on a dit : « Elle est très pressée d'avoir un papa et une maman. »

Ma mère adoptive aimait raconter cette histoire, les yeux brillants, pour construire une légende familiale, chaque fois que je posais LA question :

« Comment c'était, le jour où vous êtes venus me chercher ? »

Le jour tant attendu arriva : ils se rendirent à la pouponnière de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

La directrice les accueillit et me mit dans les bras de ma mère, les mettant devant le fait accompli.

Ils avaient dit oui, bien sûr. Je venais de passer 4 longs mois dans cet orphelinat.

Mais une semaine plus tard, quand ils sont revenus me chercher, ils m'ont trouvée couverte d'eczéma : la peau rouge des pieds à la tête.

Ma mère racontait que, sitôt rentrés, mon père m'avait fabriqué de petites gouttières en bois pour m'empêcher de plier les bras et me gratter.

Cet eczéma disait quelque chose.

Ce petit corps dénonçait ce que les mots ne pouvaient pas encore dire.

Ma vie a basculé une deuxième fois.

À l'époque, on ignorait tout de l'impact des blessures précoces. Mais aujourd'hui, je sais.

Je sais qu'un bébé abandonné, même pris en charge rapidement, ressent intensément. Silencieusement.

Les chercheurs parlent de mémoire implicite : ces souvenirs que le corps garde sans qu'on puisse les nommer.

On parle aussi de mémoire traumatique. Elle ne crie pas. Elle se glisse dans les silences, les réactions inattendues, les peaux en feu.

Les traumatismes de l'enfance deviennent la colonne vertébrale de nos émotions d'adultes.

Ils façonnent ce que nous croyons être notre caractère, alors qu'il s'agit souvent de simples stratégies de survie.

C'est comme une plante abîmée dès la germination : même en grandissant, ses feuilles portent les traces du choc initial.

Je n'ai pas de souvenirs de ces quatre premiers mois.

Mais mon corps, lui, n'a rien oublié.

Des psychologues américains comparent la séparation à la naissance à une amputation.

L'enfant perd une part de lui-même. La mère aussi.

Ce qui reste, c'est la sensation du membre fantôme.

Un lien invisible, arraché trop tôt. Un manque qui, parfois, ne cicatrise jamais tout à fait.

III

L'enfant modèle

Et puis, il y a eu la vie d'après.

La maison, mes parents adoptifs.

Ceux qui m'ont donné un toit, un nom, une histoire à partager.

Ceux à qui je devais tout.

Jean, mon père adoptif, était un homme grand, au visage ouvert, souvent décrit comme un « bel homme ». Il dégageait une bonhomie naturelle, une forme de chaleur simple. Il était contremaître et modelleur à l'usine Chausson. Il sculptait sur bois les prototypes des carrosseries Renault. Il était apprécié de ses collègues, et prenait très à cœur son engagement syndical à la CGT. Je le voyais comme un homme habile, manuel, ancré et engagé pour une transformation de la société.

Ma mère, Jeanne était tout le contraire. Très mince, le visage fermé, et pas particulièrement jolie. Elle ne travaillait pas – mon père n'aurait pas accepté. Il était de ces hommes progressistes en politique mais conservateurs à la maison.

Tous deux étaient militants communistes. Ils n'étaient pas simplement « encartés » dans le parti, mais ils y militaient vraiment et sincèrement. Il distribuait le journal L'Humanité le dimanche matin dans les cages d'escaliers, en allant sonner chez les habitants, afin d'encourager les sympathisants à continuer le combat et les indécis à franchir le pas. Une tante, du côté maternel, siégeait même au comité central.

J'ai grandi dans cette « banlieue rouge », nourrie de culture populaire, de chansons de Ferrat, de lectures d'Aragon, de ciné-clubs et de débats engagés. Je me souviens de discussions animées autour d'un bon repas où les uns et les autres refaisaient le monde, portés par les idées et les convictions.